Anne Boissière, *Musique mouvement*, Paris, Manucius, coll. « Écrits sur l'art », 2014, 124 p., 15,20 €.

L'étonnante juxtaposition du titre met déjà sur la voie : avec la « musique » il ne s'agit pas ici, ou pas seulement, de l'art qui se déploie, par exemple, pour les auditeurs d'un concert – de même qu'avec le « mouvement », il n'est pas d'abord question du déplacement spatial. En effet, le thème du livre d'Anne Boissière, ouvrage soigné paru dans la collection dirigée par Didier Laroque, c'est ce que l'on désignera, faute de mieux, comme « mouvement intérieur », phénomène invisible, prédiscursif, en lequel se déploie et se métamorphose notre propre existence, et qui, pour être saisi par le discours rationnel, a sans nul doute besoin de la médiation de l'art. Pour penser la manière dont un tel mouvement irrigue et articule l'espace existentiel, l'ouvrage, en deux grandes parties, s'appuie d'abord sur la psychologie phénoménologique d'Erwin Straus (en particulier sur « Les formes du spatial », 1930), puis élucide les dessins d'Adolphe Appia intitulés *Espaces rythmiques* (1910) à la lumière de sa conception de l'art mais aussi de l'expérience personnelle qu'il fit de la Rythmique d'Émile Jaques-Dalcroze.

L'unité des deux parties de l'ouvrage, qui se déploie à travers des analyses patientes et précises, tient, nous semble-t-il, à deux idées essentielles. D'abord, l'idée que seule une réflexion sur la musique peut nous éclairer sur ce mouvement « impalpable », inaccessible à une physiologie des muscles, et qui, à la faveur de la rencontre avec telle œuvre d'art, « contribue à transformer du tout au tout le sentiment qu'on a de la vie et de l'existence » (p. 12) ; en ce sens, la dualité entre musique et danse aurait tendance à s'effacer. Chez Straus, qui met en valeur l'unité intime du sentir et du mouvement, c'est le rythme qui lie immédiatement l'audition et le mouvement, et cette liaison trouve sa condition dans l'« espace acoustique », l'espace en quelque sorte vitalisé par le son, et agissant en tant que présence. Bien que dans un sens différent, chez Appia, le rythme, qui renvoie le sujet à la mobilité intimement articulée avec sa vie affective intérieure, est également au centre de l'expérience de l'« art vivant », expérience active de celui qui n'est plus alors seulement « spectateur ».

La deuxième idée essentielle traversant l'ouvrage est qu'une telle conception du lien intime entre « mouvement » et « musique » ouvre à une compréhension nouvelle de *l'espace*, non pas le *partes extra partes* mais l'espace existentiel issu du dynamisme de la vie s'éprouvant elle-même. Anne Boissière évoque la proximité avec la conception heideggerienne de l'espace (c'est l'idée que l'homme « habite en poète » qui est ici invoquée, plutôt que les paragraphes de *Sein und Zeit* sur la spatialité), mais plus encore avec celle de Maldiney, chez qui « l'ouvert » désigne bien « un mouvement instaurateur d'espace » (p. 122) où réside une force de transformation radicale de l'existence. C'est une telle force de conversion qui est à l'horizon de la belle méditation présentée dans cet ouvrage, dont un apport majeur nous semble être de contribuer à recentrer l'esthétique, à distance réfléchie d'une omniprésente étude des images, sur l'élucidation de notre rapport « aïsthétique » au monde, rapport non verbal que la réflexion sur l'art tente, cependant, de faire accéder à la parole.

Mildred Galland-Szymkowiak

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Lyon 3 - - 193.52.199.24 - 23/11/2015 10h13. © Presses Universitaires de France